

Le bonheur ou la vocation de vivre

Michèle Lalonde

Volume 3, Number 6 (18), December 1961

Le bonheur tel qu'on le vit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59863ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalonde, M. (1961). Le bonheur ou la vocation de vivre. *Liberté*, 3(6), 756–763.

Le bonheur, ou la vocation de vivre

MICHÈLE LALONDE

"Sommes-nous un peuple heureux?"

Chacun sait bien que la question, en apparence ingénue et presque simpliste, n'est pas des plus faciles ; qu'après toutes celles qui nous pourraient venir à l'esprit à propos du Canada français, elle s'impose au contraire comme la plus redoutable, la seule pertinente en définitive. Sans doute parce qu'elle réussit à nous impliquer tous personnellement ; car c'est le bonheur de chacun qui est bel et bien mis en cause, selon son sentiment d'appartenance à la nation.

Or le souci d'évaluer notre condition collective en termes de bonheur ne saurait servir de faux prétexte à la simple revision de nos divers griefs et sujets de doléances. Même avec le scrupule d'éviter toute complaisance, il ne suffirait pas de s'arrêter au seul examen objectif des faits et d'énumérer nos circonstances purement extérieures de vie. Ce sont les circonstances *intérieures*, inhérentes à notre personnalité collective qu'il convient surtout d'analyser ; il s'agit d'interroger la sensibilité canadienne-française, nos modes de pensée, nos attitudes psychologiques et morales et de faire le procès des valeurs qui motivent notre vouloir-vivre. Car ce sont bien là les conditions plus intimes qui éclairent ou assombrissent notre conscience nationale.

En somme, le besoin de savoir si nous sommes un peuple heureux suppose plus que l'examen de notre situation, suppose un examen de conscience. Il faut pour cela accepter d'évaluer l'aventure canadienne-française à la lumière d'une inquiétude fondamentale et universelle. Car nos raisons de bonheur ne sauraient être différentes de celles qui mesurent l'épanouissement humain de tout être, qui trace sa destinée et parvient à s'accomplir en définissant responsablement sa relation aux réalités qui le confrontent.

* * *

Poser la question en termes d'épanouissement humain invite à rouvrir le dossier de toutes les enquêtes philosophiques qui ont tenté d'élucider le mystère de l'Homme, de sa réalité à la fois instable, discontinue suivant les lois du changement, et de son identité permanente, continue suivant le principe de son autonomie vitale. Selon qu'on s'applique à opposer ou à concilier les termes matière-esprit du paradoxe humain, la notion de l'homme varie et de même, celle de son activité et de son bonheur. Les tentatives d'explication se succèdent et satisfont l'esprit d'un penseur ou d'une époque, sans pour autant réussir à supprimer le problème humain, que la réalité elle-même se charge de reformuler sans cesse et de proposer à la conscience inquiète des générations. On peut être facilement tenté

de hausser les épaules en déclarant cette interminable démarche philosophique aussi futile qu'ambitieuse ; c'est néanmoins à ce plan que la question du bonheur revêt, à mon sens, son caractère le plus redoutable et passionnant.

Entreprendre de dégager ici les implications d'un problème d'une telle envergure serait au-dessus de mes capacités et n'est certes pas mon propos. Au risque de simplifier à outrance, je m'en tiens à souligner, qu'à travers la diversité des systèmes d'interprétations philosophiques, l'idée de bonheur m'apparaît d'une façon générale indissociable de celle de notre libre arbitre. La notion de bonheur réfère toujours à cette capacité en l'homme de se soustraire à tout ce qui menace ou contrarie l'intégrité et l'exigence profondes de son être, pour s'orienter dans le sens de ce qui le parfait davantage et lui permet de s'épanouir selon sa vraie nature.

Ceci dit, toute conception particulière du bonheur procède de la perception que nous avons du monde et de notre façon d'appréhender la réalité humaine elle-même à la lumière d'intuitions qui caractérisent la conscience de toute une époque. Il se trouve que la nôtre est particulièrement sensibilisée aux notions de liberté, d'unité, de progrès. Qu'on le veuille ou non, l'intuition hégélienne du devenir, les concepts introduits par les courants de pensée évolutionnistes, socialistes, par les diverses sciences de l'homme ou de la nature physique, tout cela est implicite à la compréhension que nous pouvons avoir de l'être humain et de son destin. Nous admettons ainsi plus volontiers une unité dynamique de la personne qu'une dualité irréparable de sa nature ; et ne pouvons plus évaluer la condition humaine comme un fait isolé, sans référence nécessaire à la destinée collective. L'intuition contemporaine est unificatrice, tend à lier plutôt qu'à dissocier : la personne s'intègre incessamment à elle-même, progresse comme un tout vivant ; l'individu est partie d'une humanité également en progrès ; et le bonheur humain se situe au point de réconciliation de toutes les destinées, aspiration unique et réalisation totale de l'Homme poursuivie à la vaste dimension d'une liberté qui ne s'exerce que pour solidariser et construire.

Il m'est à peu près impossible de trouver autrement qu'en ces termes une résonnance vraiment significative au mot "bonheur". Je me refuse dès lors à l'interpréter comme un état de tout repos ou d'inertie béate ; encore moins comme un nid de circonstances douillettes au creux duquel il faille s'installer et s'arrêter de vivre ; non plus comme une sorte d'évasion idéale, anesthésie de soi et refus du monde. Le bonheur ne peut être qu'une *expérience* de plénitude *progressivement* vécue, l'expérience la *plus* humaine, si je puis ainsi dire. Activité créatrice plutôt que passivité facile, intégration constructive et non pas adaptation défaitiste ou résignation complice à la fatalité des circonstances. Le bonheur m'apparaît dès lors impensable sans insistance sur la notion de liberté intérieure. Car comment serait-il possible à quiconque d'être heureux, s'il accepte d'être fixé à l'étau de conditions extérieures qui contredisent ses aspirations profondes ; s'il se sent mis sous arrestation par le décret d'une fatalité quelconque qui menace de le détruire ; ou s'il est asservi au déterminisme

de son propre passé, au point de se percevoir comme impuissant à se dépasser lui-même et à se projeter dans l'avenir ? Tout être que le défaut de liberté paralyse de la sorte est livré à une condition malheureuse pour la seule raison de son impuissance à agir, à orienter responsablement son devenir.

* * *

Tout ceci, pour nous mieux ramener à notre interrogation initiale : "Sommes-nous un peuple heureux ?". Je ne crois pas qu'on puisse répondre négativement "*parce que 1760, parce que, voyez-vous, les anglais, le clergé, le colonialisme économique...*" Pas plus qu'il ne convienne de s'exclamer oui "*parce que le niveau de vie américain, la bonne humeur paysanne, l'atout du bilinguisme, etc...*"

Le bonheur n'est pas dans les faits, il est en nous ; selon, précisément que nous subissons passivement les faits ou sommes capables de créer responsablement nos propres conditions d'existence. On peut s'habituer aussi passivement à la prospérité matérielle que s'adapter sans enthousiasme à un sort d'éternel conquis. On peut s'estimer frappé malgré soi de chance ou de malchance, mais on ne saurait vivre heureux sans y être pour quelque chose.

Le bonheur n'est pas une fatalité aimable ; mais notre degré de libération, notre initiative victorieuse sur la Fatalité, quelle qu'elle soit. En d'autres termes, il faudrait, pour évaluer le bonheur de notre société, se préoccuper avant tout de savoir dans quelle mesure elle accepte d'être le jouet ou l'artisan de son destin.

* * *

J'estime que notre conscience malheureuse est précisément liée à notre méfiance de nous-mêmes, à notre manque de liberté intérieure. L'homme canadien-français vit malheureux, s'adonne au malheur de survivre, si j'ose dire, dans la mesure où il se perçoit victime impuissante et s'estime vaincu-par-définition. Il est malheureux dans la mesure où il admet l'a priori d'une fatalité, dont il veut bien s'efforcer malgré tout de retarder l'échéance, avec laquelle il est prêt à transiger, à composer, à user de subterfuge, COMPTE-TENU cependant de son incapacité avouée à jamais la remettre en question *comme telle*.

J'aimerais signaler à quel point nos attitudes d'esprit traditionnelles procèdent, selon moi, d'une admission préalable de notre faiblesse ; à quel point elles découlent logiquement du parti-pris d'infériorité qui dicte, en termes d'insécurité et de dépendance notre relation au réel extérieur. Notre pensée s'est développée au plan religieux comme au plan des préoccupations nationalistes, à partir d'une même intuition morbide, celle de la fatalité, pour nourrir un même préjugé négatif à l'endroit de notre liberté foncière.

1. Sur le plan religieux

On refuse certes moins obstinément aujourd'hui de constater le climat de peur qui a conditionné notre vie spirituelle. Toute mentalité

religieuse, qui, à la fois traduit et entretient ce sentiment d'angoisse, demeure primitive, forcément accrochée au rituel et à la multiplication des pratiques superstitieuses, dont la principale raison d'être en est une d'efficacité : formules, prières, talismans ont pour fonction d'écarter les mauvais esprits, de neutraliser le mauvais sort, de décourager la fatalité ou la juste colère des dieux. J'ai toujours pensé que notre catholicisme avait, sous ce rapport, quelque chose de franchement païen. Je veux bien blâmer en cela l'inconscience de nos maîtres à prier. Mais il est fort troublant de s'interroger davantage, en songeant qu'une telle religion trouve sans doute sa motivation profonde dans la satisfaction émotive qu'elle peut procurer... La notion de Dieu punitif trahit sans aucun doute notre arrière-plan janséniste, mais compose admirablement avec notre sensibilité douloureusement réceptive à l'idée de persécution. L'image de Dieu Justicier et des flammes de l'enfer réservées au pécheur sans repentir, sont des projections inversement proportionnelles à l'image que nous entretenons de nous-mêmes, comme menacés de destruction, placés sous le damoclès de la faillite éternelle. Certes, il n'est pas de sévérité divine dont il ne soit possible de venir à bout, à longue échéance, à force de suppliques, de neuvaines, de lampions, d'intercessions favorables de la part des saints et des anges, et par toutes sortes de sacrifices et de pénitences destinées à prévenir — au sens radical du mot — la Justice redoutée. Mais que de procédés de séduction pour l'amour de Dieu ! et que de mutilations pour lui plaire... Le sentiment de notre insécurité, de notre indignité foncière, et le présupposé de la justice de Dieu, ainsi comprise, s'engendrent et s'aggravent réciproquement pour entretenir le cercle vicieux de ce qu'on a appelé la Peur. Cette mentalité fataliste et tourmentée est forcément liée à l'impression de notre liberté dévaluée : Liberté sous toutes réserves ; *liberté elle-même fatale*, sitôt qu'elle sort du cercle vicieux pour s'affirmer elle-même et nier l'a priori de notre faiblesse essentielle ; liberté qui n'est précisément pas libre, si l'on ose dire, de s'opposer à la fatalité, mais qui en doit tenir compte et servir seulement à nous la concilier.

La relation de dépendance ainsi admise et garantie par nous, il n'est possible de concevoir le bonheur dans l'au-delà que comme une sorte d'accommodement suprême avec Dieu...

La prise de conscience amorcée depuis quelque temps parviendra, espérons-le à dissiper cette formidable équivoque en tenant compte de la complexité d'un tel problème. Mais il ressort de tout cela que notre conscience religieuse est malheureuse, voire frappée d'angoisse et incapable d'authentique vision spirituelle *dans la mesure* où elle s'inspire du sentiment de notre non-liberté fondamentale.

2. Sur le plan national

L'analyse de nos principales attitudes nationalistes permet de dégager une constante également significative. La valorisation de notre épopée collective en termes de Survivance comporte une référence négative à l'idée de mort. Survivre c'est sans doute échapper une bonne fois à la mort

ou à quelque catastrophe ; mais parler de survivance prolongée, continue, c'est admettre le fait d'une menace *continue* de destruction, accepter une sorte de relation constante, inévitable avec la fatalité et n'aspirer qu'à la conservation pure et simple de soi.

Tout enlisé qu'il soit aujourd'hui dans l'ornière des chèques bilanques et du français-à-Westmount, notre nationalisme traditionnel a puisé malgré tout à nos secrètes réserves de combativité ; il polarise encore notre fierté, nos ambitions, notre volonté inaliénable mais discrète de nous opposer à la fatalité du sort. Energies promptement diluées hélas, dans une solution tiède de bon sens, de modestie réaliste, d'attente frileuse de l'Anglais... Nous nous sommes longtemps satisfaits ainsi d'un nationalisme *équivoque*. Équivoque en ceci qu'il accepte d'abord comme inévitable ce qu'il continue de déplorer comme la limitation de notre liberté. Il érige notre faiblesse en principe et propose ensuite notre épanouissement en deça de la condition inférieure. Il nous concède une certaine part d'irresponsabilité, prend le passé à témoin de notre impuissance et, dès lors, fait moins confiance et moins appel à notre volonté qu'à la bonne volonté de l'Anglais — condition décisive de notre bonheur. A force de nous persuader de demi-initiative, de liberté-jusqu'à-un-certain-point, à force de solliciter, de revendiquer, d'amadouer, de porter plainte, ce nationalisme, en dépit de son grand souci d'objectivité sereine, est chargé d'émotions négatives : frustré, belliqueux au niveau de la petite guerre quotidienne, bref, d'humeur aussi maussade que perpétuellement contrariée...

"De quel droit échapperions-nous, par des résolutions désespérées, aux conséquences de nos fautes, de nos bassesses, de notre irréflexion? Trop faibles de volonté pour réaliser le possible, comment deviendrions-nous tout à coup assez puissants, assez énergiques, pour réaliser l'impossible? Mais ne reste-t-il donc rien à faire qu'à se coucher et dormir en attendant la mort? Certes non, avec de la patience, de l'humilité et du bon sens et aussi de la fierté, de la force contenue, de la persévérance, nous pouvons, si nous voulons — et pourvu que nous comptions sur Dieu plus que sur nos grands hommes de bronze ou de paille — nous pouvons nous refaire un caractère et reprendre beaucoup de terrain perdu. Nous pouvons également préparer, dans les bornes du réalisable, d'utiles et fructueux lendemains. Mais pour cela il faut revenir aux saines notions du vrai patriotisme et reprendre le fil conducteur du nationalisme ordonné" (1).

Cette déclaration de Bourassa revêt à mon sens une signification terrible. Comment l'accepter sans faire injure à notre dignité humaine la plus essentielle ? Comment l'admettre sans abdiquer notre liberté la plus responsable, celle qui nous peut arracher précisément au déterminisme

(1) Henri BOURASSA; extrait d'une conférence prononcée au Gesù, le 23 novembre 1923, sur "Le patriotisme, le nationalisme et l'impérialisme" et reproduite partiellement dans le Devoir sous le titre "Séparatisme et nationalisme"; (cf. éd. du 29 janv. 1960, pp. 19 et 25.) — Je m'en voudrais de paraître référer par sous-entendu seulement à la question du séparatisme, que j'écarte délibérément, faute d'espace pour en traiter convenablement ici, mais sur laquelle je me propose bien de revenir.

de nos fautes, de nos bassesses etc..., pour nous projeter généreusement vers l'avenir ? Et comment proposer à l'avance les bornes du réalisable, sans fixer aussitôt un terme à notre initiative et réduire les risques du bonheur à la moindre dimension de notre faiblesse ? Le réalisable est fonction de notre pleine liberté, de notre aptitude la plus généreuse à vivre constructivement. Nous n'en saurions nommer les bornes qu'en les dépassant.

3. *Recoupement sur le plan humain*

Ainsi mises en corrélation, nos attitudes d'esprit religieuse et nationale semblent, sinon se confondre, du moins se répondre comme les expressions différentes d'une seule et même conscience endolorie, toute disposée à vérifier l'hypothèse d'un certain fatalisme en concluant au mépris-de-soi. Le culte de Dieu punitif et le nationalisme équivoque conjuguent un humanisme forcément appauvri, fondé sur la double admission de la *déchéance* et de la *défaite*.

Notre catholicisme s'est ainsi pratiquement développé au verso de la pensée chrétienne la plus généreuse ; laquelle prend essentiellement appui sur les notions de Verbe-fait-chair et de Corps Mystique, donc d'union et de communion. Au lieu de valoriser positivement l'humain, notre mentalité a voulu scinder les termes bien-mal, chair-esprit de la nature ; l'Homme, déchu de sa condition première et heureuse se réhabilite selon l'esprit seul au détriment de la chair. Ce faisant il se réconcilie avec Dieu, mais en se refusant lui-même dans sa réalité charnelle, il tranche ses rapports avec la vie et avec la communauté vivante des hommes. Car la dychotomie de la personne équivaut à la désincarnation de l'amour — le mépris de soi rendant impossible l'identification et la communion immédiate aux autres êtres. La démarche d'épanouissement en est une finalement de conservation solitaire par le refus.

De son côté notre nationalisme équivoque conçoit la personnalité canadienne-française comme affaiblie au départ, et la réfère à sa défaite passée pour la convaincre d'humilité. Ainsi défini par la limitation de sa liberté, le Canadien français se sous-estime, puis se méprise dans sa condition inférieure ; et la petite lutte quotidienne pour la reconnaissance du français, avec tout ce qu'elle comporte de chicaneries abaissantes, de conservatisme pusillanime, de chauvinisme défensif, a fait autant pour meurtrir la sensibilité nationale que pour sauver notre intégrité. L'être diminué ainsi jour après jour finit par détester sa propre faiblesse et haïr en lui tout ce qui le rend vulnérable. Impuissant à nier l'objection irréfutable de la Situation, il songe à nier sa propre identité lancinante et à prendre le parti de l'assimilation subconsciente ou volontaire. Car malheureux et prêt à se dénigrer lui-même *en tant que membre* de la collectivité canadienne-française, comment l'individu pourrait-il s'identifier positivement à ses pareils ? — ou à l'étranger aussi longtemps qu'il se heurte à celui-ci comme au rappel de sa condition inférieure ? Le nationalisme défaitiste invite au repli malheureux sur soi, ferme la possibilité de communion véritable à la nation et l'alternative du dialogue enrichissant avec l'Anglais.

La condition de solitude

Ainsi aggravée par nos habitudes de pensée traditionnelles, la condition canadienne-française a pu équivaloir, en termes d'expérience morale et personnelle à la condition de solitude. N'en verrait-on la preuve que dans le témoignage éclatant de notre littérature qui s'est exprimée là-dessus avec une insistance aussi désolée qu'unanime. Silence, incommunicabilité des êtres, inaptitude douloureuse à sortir de soi, démarche d'auto-destruction soldée par le suicide ou l'emprisonnement à vie dans le Refus: autant de thèmes qui trouvent certainement leur justification dans l'expérience canadienne-française elle-même et qu'on pourrait réunir sous une seule et même rubrique: LE GRAND MALHEUR D'ÊTRE SOI.

* * *

La démarche libératrice

C'est là une équation terrible que seule une prise de conscience lucide et généreuse peut finalement résoudre. Tout être qui s'aperçoit ainsi réduit à son malheur comme à l'expérience aiguë de sa propre indigence est en effet laissé en tête à tête avec lui-même. C'est une confrontation salutaire qui n'autorise aucune indulgence: il ne lui est plus possible de s'estimer victime irresponsable d'une fatalité extérieure, de se prétendre encore simplement passif de circonstances hostiles; il ne *subit* plus sa condition malheureuse, il *est* à lui-même sa condition de malheur ou de bonheur et se découvre au principe de son propre destin. La conscience lucide de soi est point de départ d'une démarche d'affranchissement qui propose de soustraire la personne à ses propres déterminismes négateurs, en la revalorisant comme *actuellement responsable*, c'est-à-dire *libre*.

Pouvons-nous douter que ce processus de libération soit chez nous amorcé? Les efforts qui se conjuguent en ce sens sont trop évidents et nombreux pour qu'on ne soit pas convaincu d'optimisme. Le phénomène d'éveil auquel nous assistons présentement promet de bouleverser nos vieux schèmes de pensée défaitiste. Parce que toute prise de conscience entraîne une prise d'autorité sur soi, une volonté d'affirmation dynamique se manifeste et croît simultanément au plan des individus comme au plan de la société, pour forcer de l'intérieur le cercle vicieux de la conscience solitaire et malheureuse. Les démarches d'épanouissement personnelle et collective progressent ensemble et se conditionnent réciproquement. Faut-il s'en étonner? quand toute initiative de libération tend à réhabiliter l'être dans sa condition d'humanité, le rend à sa vocation de vivant, c'est-à-dire, l'ouvre au monde et multiplie ses chances de communication avec l'extérieur. Notre aptitude à vivre intensément est principe d'intégration active au social, principe d'union et de communion aux êtres qui nous entourent. La poursuite du bonheur individuel participe ainsi de l'aventure collective.

* * *

La question de savoir si nous sommes un peuple heureux n'admet aucune réponse définitive. La conjoncture actuelle atteste de notre plus

grande disposition à vivre et par le fait même, nous autorise, Dieu merci, à ne pas conclure... Si ce n'est pour affirmer que le bonheur de cette nation et celui de chacun de ses membres restent une entreprise de liberté à *poursuivre*. La conquête du bonheur suppose une assumption constante de notre destin, une redéfinition dynamique et incessante de notre réalité par rapport aux circonstances qui nous mettent au défi de nous épanouir humainement selon notre conscience. Le bonheur croît sur la ligne de continuité du devenir humain.

Autant dire qu'il nous faut consentir à repenser sans cesse notre aventure nationale dans l'optique la moins étroite, la moins restrictive possible. Car plus on s'efforce de référer à une notion généreuse de l'humain — c'est-à-dire une notion qui tienne compte de l'humanité tout entière — plus il devient difficile de concevoir le bonheur comme un idéal relatif à un individu ou à une nation. Encore moins le "bonheur parfait" est-il réalisable ou même seulement imaginable à l'échelle particulière. Dans le concret de l'existence, les libertés individuelles se recourent, les destinées et les bonheurs des personnes ou des groupes menacent de se contredire et de se faire mutuellement échec ; on répète ainsi que le bonheur des uns fait le malheur des autres, ou vice versa. Mais il faudrait penser plutôt que le bonheur des uns est, justement, encadré, limité, diminué par le malheur des autres... Il faut admettre *positivement* le principe de la solidarité universelle. Dans cette ordre d'idée, nous pouvons prévoir que notre plus grand épanouissement, notre réussite humaine optima, ne sauraient en définitive s'accomplir *contre* autrui.

C'est cette perspective indéfinie que l'aspiration au bonheur doit nous permettre d'anticiper. Nous ne saurions nous contenter d'une définition "exclusivement" canadienne-française, si j'ose dire, du bonheur. J'estime que s'il nous est si essentiel et nécessaire d'y aspirer, ce ne doit être en fin de compte ni parce que nous y avons droit, ni parce que nous l'avons suffisamment payé de nos humiliations passées et que nous entreprenons ainsi de nous faire justice ; mais, simplement, parce que c'est là une vocation d'hommes conscients et l'ultime risque de toute liberté.

Michèle LALONDE